

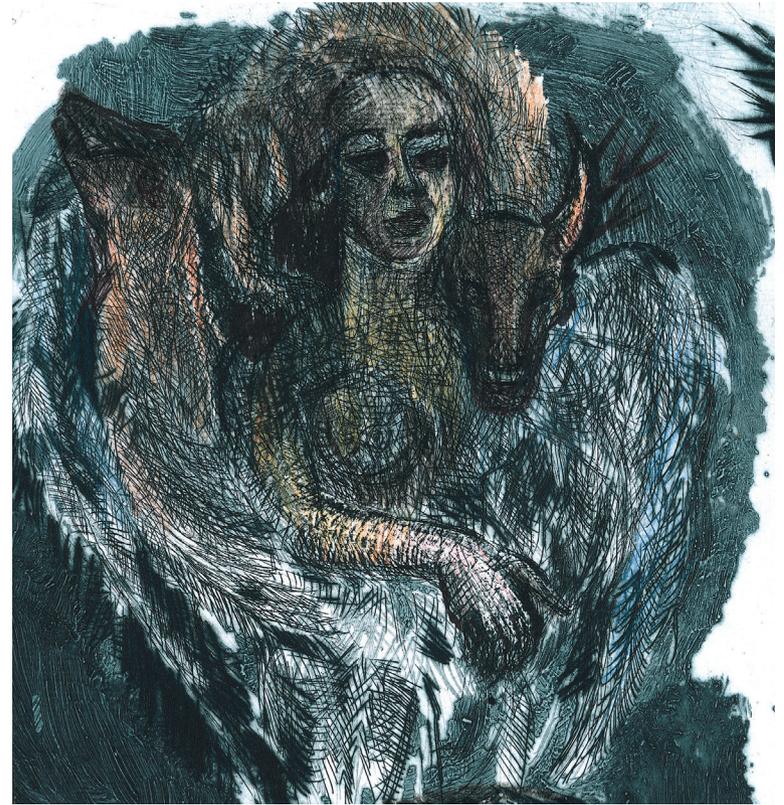
Odile Massé

L'Envol du guetteur

Dessins de
Christine Sefolsha

Lecture de
Claude Louis-Combet

L'Atelier contemporain
François-Marie Deyrolle éditeur



Je la regarde, dans la grisaille du crépuscule, immobile
comme au matin je l'ai laissée derrière son comptoir, bouche
rouge et peau blanche surmontant le marbre crasseux, je
la regarde et voudrais maintenant être resté près d'elle, ne
pas avoir marché dans les rues, ne pas avoir contemplé la
lumière ni guetté les oiseaux. Je voudrais être resté dans son
sillage, dans son ombre, dans son odeur.





Dès que je m'éloigne, dès que je marche dans la rue, les questions m'assaillent et rythment mon pas sur le trottoir. Je veux savoir ce qu'elle fait, ce qu'elle voit, ce qu'elle entend et pense, je veux savoir si elle ouvre, quand il fait chaud et que des auréoles humides s'étalent sous ses bras, si elle ouvre la porte pour respirer sur le seuil, exposant sa peau claire aux yeux de tous et souriant avec sa bouche peinte, je veux savoir si des hommes pénètrent dans la boutique, j'ai peur, je crains qu'elle ne m'oublie, je voudrais faire demi-tour, la surprendre, l'enfermer loin des autres, loin des gens, l'enfermer loin de la vie, et je me jure d'inspecter toutes les pièces l'une après l'autre dès mon retour.

Je marche les bras chargés de tracts.

Je les enfourne dans les boîtes aux lettres, ouvertes comme des gueules animales tout le long des maisons. Je glisse ma main dans la fente, j'écoute la feuille tomber dans ses profondeurs, loin, où elle s'affaisse contre les parois sombres avec ses promotions, voyages, enchantements et dindes surgelées, j'écoute la feuille se mêler aux autres dans la boîte, toutes accumulées côte à côte, le clapet se referme. Je pense au bois dont est fait le papier, à ces forêts lointaines,

à leurs feuilles innombrables, je sens encore dans mon dos les aiguilles sèches des pins qui crissaient sur la terre où j'étais allongé pour écouter le vent bruire dans les branches au-dessus de moi, elle appuyée contre un tronc, muette et colorée, avec ses yeux comme des ailes prêtes à s'envoler et le vent toujours qui faisait palpiter les feuilles, dans cette clarté si grande que seuls les insectes traversaient le ciel, pattes jaunies par le pollen, et elle presque immobile qui posait sa main sur mon front pour m'endormir – je pense aux forêts lointaines, à tous ces arbres qui s'agitent et bougent et qu'on coupe, je fourre des feuilles dans les fentes, et encore et encore, j'en bourre les boîtes aux lettres, les engrosse et les viole comme des ventres ouverts.

Les matins de pluie, je n'emporte pas de tracts avec moi. Je refuse de distribuer des papiers illisibles, trempés ou tachés. Je mets un point d'honneur à ne poser dans les boîtes aux lettres, sur les voitures, ne laisser s'échapper le long du trottoir que des feuilles propres, sèches, aux couleurs chatoyantes, qui se répandent derrière moi en reflétant le ciel et s'envolent parfois, quand il y a du vent, avec des fascillements de voiles au départ.

Les jours où l'humidité trop dense pénètre le papier qui se gondole, quand elle s'installe derrière son comptoir, je descends vers le fleuve et marche jusqu'au petit square qui le longe, près des péniches amarrées et des terrasses vides. Je m'assieds face à la statue qui me regarde mains dans

les poches et bouche tordue, mon corps s'étale et s'alourdit au loin, sous la barbe que je porte en broussaille, j'observe l'homme de bronze, je le fixe droit dans les yeux.

L'eau tombe, dégouline des feuilles qui me surplombent, glisse le long de mes cheveux, de ma nuque, trempe ma chemise goutte à goutte, j'ai froid. Je me retiens de frissonner. Je regarde l'autre, en face, sur qui la pluie coule infiniment, les flaques autour de ses pieds massifs – je sens dans mes chaussures la marée qui monte, sournoise, et me glace. Mais pour rien au monde je ne mettrais une capuche, un imperméable ou des caoutchoucs : le vacarme que ferait la pluie sur ces cloisons étanches m'étourdirait et couvrirait le bruit des gouttes, tenu sur le sable du square, infime dans l'eau du fleuve, ou métallique le long des chaises vides ; engoncé dans mon armure je n'entendrais pas le pépiement inquiet des moineaux, leurs vols brefs pour se mettre à l'abri, ni le picotement des pigeons et des merles sous moi, où je les protège de l'eau du ciel. Parfois j'écarte un peu le bras. Les oiseaux se nichent dessous, chauds et frémissants, impatients d'en finir avec le déluge. J'écoute leurs cris. Je laisse l'eau couler, je me trempe et je plonge immobile, je me noie face à l'homme grimaçant qui ne bouge pas. Je glisse dans la pluie que traversent des ailes, je fuis la boutique vide et l'arrière-boutique, les aboiements des chiens derrière le grillage, leur odeur âcre et lourde, leur pelage touffu, leurs gueules ouvertes aux crocs jaunes. Je m'enfuis. Je m'éloigne. Le bruit de sa voix qui leur parle ne me touche plus. Je

n'écoute plus comme elle ressasse sans fin ses désirs, je ne la regarde plus entrer dans l'enclos pour caresser les bêtes, je ne regarde plus sa main tâter dans les poils, fourrager sous le ventre et fouiller entre les pattes des chiens, je ne regarde plus sa jupe trembler sur ses fesses au milieu des bruits et des chiens qui la lèchent – je la laisse à ses bêtes, à leurs cris, leurs agitations chaudes et leur puanteur velue.

Je respire.

Je regarde à travers les gouttes l'espace qui s'écarte. J'attends que la pluie cesse et qu'enfin les oiseaux sortis de leurs cachettes se perchent pour boire, dans le creux de mes vêtements, les restes de l'averse. J'attends, je regarde la statue luisante encore d'eau. J'attends de sentir la vapeur m'envahir, lentement ma veste rétrécir, et mes chaussures, dans le nuage tiède qui monte, reprendre la forme de mes pieds.

La transparence de l'air se fait jour. La terre exhale des odeurs fraîches d'herbe repue qui tournent avec les oiseaux. Les premières trottinettes franchissent la grille du square, je frissonne.

Je m'ébroue. Je me secoue. Je lève la tête et marche en suivant la course des nuages entre les toits jusqu'à notre maison où les papiers s'entassent, jusqu'à notre cuisine, jusqu'à la table où les assiettes de viande m'attendent.

Elle tire le verrou, elle donne un tour de clef.

Elle me frôle.

Elle s'éloigne vers la cuisine.





Du même auteur

- La Nue du fond*, dessins de Maïke Freess,
lecture d'Olivier Apert, L'Atelier contemporain, 2018
- Sortir du trou*, dessins de Jean-Claude Terrier,
lecture d'Emmanuel Laugier, L'Atelier contemporain, 2016
- La Compagnie des bêtes*, tome 1 : dessins d'Olivier O. Olivier, tome 2 :
dessins de Vladimir Velickovic, La Pierre d'Alun, 2010 et 2011
- Jusqu'au bout*, dessins de Julius Baltazar, La Dragonne, 2008
- La Traversée des villes*, dessins de Franck Hommage,
L'Arbre vengeur, 2006
- Ça le désordre*, avec Michel Massé, Éditions de L'Amandier, 2005
- Manger la terre*, Mercure de France, 2004
- La Vie des ogres*, Mercure de France, 2002
- L'Eau du bain*, L'Estocade, 1998
- Tribu*, Mercure de France, 1997
- L'Homme qui dort*, dessins de Julius Baltazar, Æncrages & Co, 1993
- La guerre de Cent Ans première semaine*, Presses universitaires
de Nancy, 1992
- La femme poussière*, Manya, 1992
- Vingt-et-un cannibales*, Æncrages & Co, 1991
- Alma Mater*, Æncrages & Co, 1986